

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f.
Six mois 3 f.
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Etranger

Un an 8 f.
Six mois 4 f.
Trois mois 2 f.

Volerie sur le Sucre!

LES BOUFFE-GALETTE S'AMUSENT!

LE TIRAGE AU SORT



CASSAGE DE SUCRE!

Ne se trouvant pas assez méprisés nos bouffe-galette sont en train de se démancher le boyau culier, dans l'espoir de se rendre encore plus méprisables.

Si difficile que ça paraisse c'est la seule chose qui soit dans leurs cordes.

Pendant quelques jours, l'arbico de Pontarlier a tenté une diversion : par ses bains de pied aux bouches d'égout, il a essayé d'inoculer un regain de popularité aux jean-foutre de l'Aquarium. S'il eut ajouté la danse du ventre à son programme, peut-être aurait-il réussi. Mais n'ayant pu maintenir la note rigouillarde, ni donner à ses copains à 25 francs l'habitude de se nettoyer les arpiens et de se récurer la conscience, le Marais-Bourbeux n'a pas cessé d'être le dépotoir qu'on sait.

Or donc, pour tenter d'augmenter la dose de mépris que le populo a pour eux, les

bouffe-galette n'ont pas trouvé de meilleur joint que de nous augmenter le prix du sucre, afin d'augmenter, — par ricochet, — les millions que possèdent les gros raffineurs : la clique Say, Lebaudy, séquelle et C^o.

Et ce qu'ils en usent de la salive et de l'eau sucrée, les chameaux!

Si seulement ils y allaient carrément. Mais non! Ils se dévoilent encore plus ma-boules que jean-fesse.

Et c'est pas peu dire!

Lundi soir, vers six heures, sans savoir pourquoi, ils décidèrent que l'impôt sur le sucre serait diminué de quelques centimes.

Le lendemain, mardi, le poireau Méline monta à l'égrugeoir et fit comprendre à la ménagerie qu'à cette diminution d'impôt sur le sucre correspondait forcément une diminution de pots-de-vin, une diminution dans les arrosages ministériels, et une diminution dans un tas d'autres graissages de pattes qui font la joie des bouffe-galette.

L'illustre Méline-Pain-Cher n'a pas eu besoin d'appuyer sur la chanterelle : les vingt-cinq francs ont compris leur boulette et, à cinq heures, revenant sur leur décision de la veille, ils votaient une augmentation d'impôt sur le sucre.

Puisque les condamnés ont vingt-quatre heures pour maudire leurs juges, les députés

s'en sont accordés vingt-trois pour retourner leur veste.

Leur second vote est d'ailleurs seul logique : le premier diminuait l'impôt, allégeait un brin les charges du populo.

Or, les bouffe-galette n'ont de raison d'être qu'autant qu'ils compliquent la mécanique gouvernementale et pressurent davantage le populo. Donc, le premier vote était la négation de leur fonction. Conséquemment ils ont agi en parfaits députés en se reniant.

Ça pourra faire rire jaune le populo. Mais ils s'en foutent!

L'important pour eux est que leur second vote va faire dégouliner de nouveaux millions dans les coffres-forts des raffineurs. Et foutre, ils espèrent bien que ce déluge sera assez abondant pour y pêcher leur part : ils empêcheront donc, — si ce n'est déjà fait, — quelques beaux billets de mille.

Les fafiots de la Banque de France, voilà leur boussole.

—o—

C'est une sacrée mélasse que cette question des sucres : une bouillabaisse que les chameaucrates embrouillent le plus qu'ils peuvent, afin que le populo y comprenne peu de zébi!

Tachons d'y voir clair, ça vaut le coup : En France, grâce à la gouvernaille répu-

blicaine, nous payons le sucre vingt-trois sous le kilo. Les Anglais, plus bidards que nous, le paient six sous, au maximum sept sous le kilo.

Et c'est le même sucre, nom de dieu! du sucre fabriqué en France, et qui porte la marque Say ou Lebaudy. Il a fallu le transporter en chemin de fer au Havre, de là le mettre en bateau pour l'amener en Angleterre, et de nouveau en chemin de fer pour le transbahuter des ports anglais dans l'intérieur du pays.

Tout ça fait des frais! Et ces frais de transport viennent forcément faire renchérir le sucre. Malgré cette surélévation de prix, le sucre français se vend en Angleterre deux tiers moins cher qu'on nous le vend en France.

Hein, les bons bougres, elle est raide celle-là! Si espatrouillante que paraisse cette chose, c'est la pure vérité.

Quel est donc le voleur qui, en France, empoche la différence entre le prix de vente en gros du sucre et son prix de détail?

Cet abominable filou, c'est l'Etat!

Nous avons bougrement raison de maudire les accapareurs tels que les Say et les Lebaudy; mais foutre, c'est des bien petites fripouilles, — comme qui dirait des barbotteurs de rogatons, — comparés aux bandits de grand chemin qui, du haut de la forteresse Etatiste, nous pillent et nous rançonnent.

Un matador au nom symbolique, Tétard, président du syndicat des fabricants de sucre, a cassé le morceau: dans une babillarde que tous les quotidiens ont publié, le Tétard raconte que les fabricants trouvent un riche bénéf en vendant leur sucre à cinq sous le kilo et qu'ils seraient bougrement contents d'en bazarder des montagnes à ce prix, si l'Etat ne fichait pas le nez dans leurs affaires pour coller sur leur marchandise DOUZE SOUS D'IMPOT PAR KILO DE SUCRE. C'est-à-dire près de deux fois et demi la valeur du sucre!

Mince de volerie!

Dans la représentation du 19 janvier, à l'Aquarium, un copain du Tétard, le gros bonnet Siegfried, armateur et député du Havre, a déclaré que les français paient, rien qu'en droits sur les sucres, 240 millions.

C'est un sacré denier!

Or, dans sa babillarde, le Tétard a additionné les salaires qu'annuellement les fabricants de sucre paient à leurs ouvriers et il a trouvé un total de 170 millions. Pour ce prix, les prolos ont fabriqué, non seulement le sucre que nous croquons, mais encore tout celui qu'on expédie aux quatre coins du monde.

Voilà donc une industrie qui a rapporté 170 millions aux travailleurs et qui leur en a coûté 240.

Epatez-vous après ça que nous soyons dans la purée! Nous trimons pire que des dératés et les crapulards de la haute s'arrangent pour qu'au bout de l'année nous soyons en débet: ils nous barbotent une somme supérieure à celle que nous avons palpé en salaires et nous nous trouvons endettés, — autant individuellement qu'en bloc, sous l'étiquette de "dette nationale".

Et dans les 240 millions que nous aboulons pour le sucre qu'on boulotte, ne sont pas compris les profits des capitalistes: ce magot ne représente que le total des douze sous d'impôt que l'Etat nous escroque chaque fois qu'on achète un kilo de sucre.

S'il fallait calculer le bénéf des intermédiaires, placiers, marchands en gros, débiteurs et autres, on n'en aurait pas fini! On pourrait doubler la mise des 240 millions... mais laissons les intermédiaires pour une autre fois et revenons-en aux bandits de la gouvernance, sans oublier les fabricants.

Les 240 millions, c'est l'Etat et les fabricants qui se les partagent. Turellement, l'Etat fout le grappin sur la grosse part. Pour ça, y a pas d'erreur! A s'en rapporter au Siegfried, l'Etat ratisse 195 millions et distribue les 45 qui restent aux fabricants, sous forme de primes.

Les primes, c'est comme qui dirait une récompense que la gouvernance prend dans la poche des contribuables pour la donner au gros fabricant, histoire de le remercier de ce qu'il est assez aimable pour faire fabriquer du sucre aux prolos.

« C'est donc que les prolos le lui fabriquent à perte? » allez-vous demander.

Voyons, les camaros, vous êtes maboules! Où avez-vous vu les grands sucriers faire faillite? D'ailleurs, le Tétard nous affirme le contraire: en vendant son sucre cinq sous le kilo, le fabricant y trouve son bénéf.

« Alors, pourquoi lui casquer une prime? »

Dam, simplement parce que ce capitalo est au sac et, qu'étant au sac, il peut semer des pépètes dans les poches des bouffegalette, sûr qu'elles y germeront et qu'il y fera ample moisson.

Les chèques engendrent les primes, tout comme le hanneton sort du ver blanc.

La gouvernance n'a jamais donné de primes au marchand de marrons du coin. Pourquoi? Simplement parce qu'il n'a que des châtaignes à distribuer aux députés, et pas le moindre pot-de-vin!

Jean-foutre de la haute et fabricants de sucre, c'est donc fripouilles et compagnie: les charognards se passent mutuellement séné et rhubarbe!

—o—

« Et le résultat de toutes ces palabres dégueulées au jaspinoir de l'Aquarium? » allez-vous interroger.

Le résultat? Ah, mes pauvres fieux, il n'aura rien de brillant pour nous: on continuera à payer le sucre trois fois plus cher qu'il ne vaut, — heureux encore si on ne nous l'augmente pas!

« Oh, si on écoutait Jaurès, ça changerait d'antienne! » vont exclamer quelques gobeurs qui se laissent embobiner par les balourdises de la conquête des pouvoirs publics.

Où, foutre, parlons-en un tantinet de la solution à Jaurès!

Elle est encore plus mouche que le système actuel. Si on l'adoptait, c'est pour le coup qu'on paierait le sucre chérot! Il se vendrait pour le moins quarante sous le kilo.

Le système de Jaurès c'est le monopole.

Or, de même que chat échaudé craint l'eau froide, nous sommes bougrement bien placés pour savoir ce que vaut l'aune du monopole, ayant déjà sur le râble le monopole du tabac et des allumettes.

Sans chercher midi à quatorze heures, essayons de nous rendre compte de ce que nous coûterait le sucre si, l'Etat l'ayant monopolisé, il nous le vendait au même tarif que le perlot ou les souffrantes.

Après ça, si des types en pincent encore pour le monopole, c'est qu'ils seront bouchés à l'émeri!

En Angleterre, la douzaine de boîtes d'allumettes suédoises coûte deux sous. En France, pour le même prix, on nous donne une seule et unique boîte, identique aux boîtes anglaises.

Si donc, grâce au monopole, le sucre (qui se vend à Londres six et sept sous le kilo) nous était vendu sur le même pied que les souffrantes, c'est-à-dire douze fois plus cher, nous le paierions au minimum trois francs le kilo.

Le tabac vaut, en Hollande, cinquante sous ou trois francs le kilo; en France, on le paie quatre ou cinq fois ce prix, 12 fr. 50 le kilo. Si donc l'Etat nous livrait le sucre à des conditions pareilles il nous le ferait payer au bas mot 28 ou 30 sous le kilo.

Ces deux exemples sont, je l'espère, bougrement probants: ils démontrent irréfutablement que la solution Jaurès est de la roupie, — tout ce qu'il y a de plus roupie!

—o—

« Alors, comment sortir du pétrin? »

Evidemment, le remède n'est pas aussi simple que le cataplasme à Jaurès.

Le joint est de couper les vivres à la gouvernance. Y a pas d'autre solution que de supprimer tous les droits sur le sucre.

Or, pour ça, y a pas à tourner autour du pot: il n'y a qu'à foutre l'Etat dans la mélasse et à raffiner toute la vermine qui vit à nos crochets.

L'Action Ouvrière

A l'heure actuelle, le parti des doctrinaires, dans chaque secte socialiste, semble heureusement vaincu, et comme la justice l'exige, la place est laissée à ceux seuls qui la méritent, aux hommes d'action.

Comme on l'a dit bien des fois, les doctrines n'ont jamais compté dans l'histoire du monde; les doctrines n'intéressent que les cerveaux, alors que les révolutions sont le fait des appétits et des bras.

Le prolétariat semble avoir soupé des instituteurs dégoûtés et des raisonneurs de tout acabit, qui, après avoir mal digéré quatre ou cinq bouquins, émettaient — et émettent encore, mais sans succès — l'autoritaire prétention de régir les masses. Que d'anarchistes aussi ont, sans s'en rendre bien compte, commis la même erreur! Combien ont cherché à imposer aux autres une croyance intellectuelle, sans voir que, par là, ils instituaient à nouveau l'autorité du dogme, c'est-à-dire la pire des autorités. Gouverner les esprits au nom d'une idée — quelle qu'elle soit — c'est revenir tout simplement aux âges religieux, c'est proclamer une bible nouvelle et détruire autoritairement tout ce qui n'est pas conforme à cette bible.

Malheureux, ceux qui n'ont pas compris que la liberté était, avant tout, la tolérance pour les opinions, la bienveillance pour toutes les « foi », — dont l'homme vraiment libre ne doit partager aucune.

Sectaire veut dire intolérant et haineux. Le sectaire éloigne partout de lui tous ceux qui pourraient avoir de la sympathie pour une cause. Le sectarisme est signe aussi d'infériorité intellectuelle. Qu'il ait donc fait son temps, c'est la meilleure chose qui puisse arriver à la cause de la Révolution.

Le sectaire ne souffre autour de lui que ceux qui acceptent aveuglément et à la lettre toutes ses opinions dans toutes les circonstances. Ainsi, il ne peut avoir autour de lui d'individualités élevées, qui tendraient à penser et à agir par elles-mêmes, mais seulement des caractères et des cerveaux faibles, incapables de discuter, heureux de se plier à une discipline et abrutis par elle, par la répétition constante des mêmes paroles et des mêmes actes.

Sans compter qu'avec des phrases et des mots, si imbécile qu'on soit, on en impose toujours à quelqu'un: L'ignorance et la crédulité étant le fait de la masse, une doctrine n'est jamais si absurde qu'elle ne puisse faire des adeptes. Bien souvent, au contraire, c'est son absurdité qui est le garant de son succès. A quoi arrive-t-on de cette manière? A édifier une foule de chapelles religieuses, où l'autorité des dogmes sévit, où l'on croit encore — et plus que jamais — à des mots, ces mots qui ont toujours fait le malheur de l'humanité, ces mots qui ont fait verser tant de sang inutile, — cela sur les ruines de l'ancienne religion une, catholique et romaine, que l'on croit peut-être succombée, de bonne foi.

En vertu de son tempérament, chacun croit, c'est indiscutable, à un certain nombre de choses qui paraissent lui plaire davantage. Pourquoi ne pas lui laisser ce droit, pourquoi ne pas reconnaître qu'il s'agit là de sa nature, de sa sensibilité propre, — cette sensibilité qui varie avec chaque individu, et que par conséquent, il est impossible de rendre uniforme? Pourquoi ne pas laisser chacun libre, par exemple, de se bâtir à lui-même sa société future, comme elle lui plaît le mieux. S'il en est que ce jeu amuse, convenons donc qu'il est bien innocent, et pour nous, occupons-nous donc d'autre chose. Discuter l'idéal social de chacun, ne voit-on pas que c'est perdre son temps, que, pendant ce temps-là, la société marche, que la vie circule, si elle ne se modifie pas, chaque jour, que les formes changent, que des phénomènes nouveaux surgissent et donnent chaque jour, pour ainsi dire, à la vie sociale, un aspect imprévu!

C'est cela seulement qui doit nous intéresser, si nous ne voulons pas faire de l'ergotage pur et simple, ou nous renfermer dans la philosophie pure, ce dont bien peu d'entre nous sont capables et ce qui revient, comme résultat social, à jouer de la clarinette en chambre. On peut y devenir d'une très jolie force, c'est déjà

une satisfaction, mais il est bien ridicule de compter sur autre chose.

Tout effort social, pour ne pas être stérile, doit porter sur le milieu réel, sur la classe de la société capable d'évolution et qui aspire à changer de sort. Aujourd'hui, nul ne niera que ce soit la classe ouvrière. Ses nombreuses révolutions — avortées il est vrai — ses émeutes, ses visées politiques, ne permettent pas de douter que l'avenir lui appartient. Si donc nous voulons que l'avenir réalise un certain nombre de choses justes et désirables, c'est à la force capable de les réaliser qu'il faut nous adresser. Il faut non seulement rester dans la classe ouvrière, et dans les syndicats qui caractérisent ses aspirations, mais encore en devenir la part active, l'élite révolutionnaire qui montrera l'exemple, dès aujourd'hui, aux flots ouvriers.

Quand les masses ouvrières, leurrées aujourd'hui par la folie politique qui les met à la merci d'une tourbe d'ambitieux, et les rend incapables de s'émanciper de la tutelle gouvernementale ainsi que de vivre par elles-mêmes, se seront reprises ; quand, au lieu de s'en tenir aux petits intérêts individuels, elles se sentiront mûres pour une refonte sociale, il faudra qu'il se trouve une élite pour orienter le mouvement, une élite capable de leur donner les renseignements dont elles manquent, en dehors de toute manigance politique, de toute hystérie sectaire et religieuse.

Faute de quoi le mouvement échouera comme ceux qui l'ont précédé !

C'est cette minorité désintéressée et tolérante — n'attachant d'importance qu'au but essentiel : la Révolution — qu'il importe, dès à présent, de constituer ; et c'est pourquoi on ne saurait qu'approuver la pénétration des militants révolutionnaires dans les organisations syndicales.

Protestation des Collectos Polonais

On peut en pincer pour le collectivisme et n'être pas un jean-foutre pour cela.

Quantité de bons bougres s'imaginent, en toute sincérité, que le meilleur moyen de s'émanciper c'est de voter à tire-larigot.

Ils se trompent et voilà tout !

A preuve qu'il y a des kyrielles de prolos farcis de sincérité chez les collectos c'est que, à tout bout de champ, y en a qui voient enfin clair et, dégoûtés, plaquent leurs chefs de file et vivent à l'anarchie.

La pourriture ne réside donc que chez les bonzes : ceux-là, l'ambition les tourneboule et, pour fourrer un doigt dans l'assiette au beurre, ils sont prêts à tout.

En France, nous avons une sale cargaison de ces frétilants birbes ! Et la rage de parvenir les rend si dégueulasses qu'ils dégoutent même leurs copains.

Ainsi, les guesdistes français se sont tellement avilis pendant la mascarade russe que les collectos polonais en ont eu de sacrées nausées. Dans une *Lettre ouverte du Parti Socialiste Polonais aux Socialistes français*, parue à Londres, dans leur *Bulletin*, ils protestent énergiquement contre l'agenouillement des collectos français devant le despote russe.

La lettre entière serait à fiche sous les yeux des camarades ; malheureusement, elle est très longue. Mais ce que j'en vais citer suffira à donner une idée du chouette glaviau que les collectos polonais viennent de coller sur les hures des guesdistes.

Les Polonais constatent d'abord que les socialistes à la manque de France ont commencé à s'emmouracher du tsar en 1893, quand, après s'être acoquinés avec la radicanaille, le succès électoral leur est venu.

Cette constatation devrait ouvrir les lucarnes aux polonais et leur prouver que le suffrage universel au lieu d'élever les caractères et d'élargir l'horizon social ne fait que déprimer moralement les individus et changer les aspirations généreuses en appétits insatiables.

Mais, passons !

« Hélas ! disent les Polonais, les symptômes de la russophilie socialiste sont devenus encore plus aigus et plus attristants. Le tsar a décidé de parcourir les Etats de ses féaux, de ses protégés anciens et futurs, les monarques de l'Eu-

rope, et au cours de ce voyage triomphal il a voulu recevoir les hommages de la France agenouillée. Quel est le révolutionnaire non seulement de la Pologne, tant de fois révolutionnairement alliée à la France, mais de l'Europe toute entière, qui n'a pas frémi d'indignation à l'idée de ce sacrilège audacieux qui allait s'accomplir : nouvelle prise de possession, — morale et pourtant beaucoup plus horrible et dangereuse que la première, en 1815, de Paris, ville-mère des révolutions, par les cosaques ? Qui est-ce qui, jusqu'au dernier moment n'a conservé l'espoir que non-seulement les socialistes mais tout ce qui avait à Paris des traditions révolutionnaires, se dresserait dans une protestation digne et vigoureuse contre cette humiliation infligée à la France par Méline et C^o, et qu'à Paris, du moins, seul endroit de toute l'Europe, le « pendeur de toutes les Sibéries » trouverait à qui parler ?

« Quelle douloureuse désillusion ! Tandis qu'il y a trente ans, sous l'Empire, toute la France républicaine a retenti du cri — renié ensuite — de Floquet à Alexandre II : « Vive la Pologne, Monsieur ! », cri, qui voulait simplement dire : « A bas votre système de gouvernement ! », — aujourd'hui, sous la République, il nous a été donné d'entendre Millerand, le rédacteur en chef du principal journal socialiste, reniant d'avance, — déclarer que les socialistes devaient tout au moins le silence au tsar, hôte de la France, et de voir les socialistes, suivant ce conseil, devenir, au dire de M. Cornély, un orléaniste expert en la matière, d'une souplesse à rendre jalouse la peau de Suède et se confondre volontairement avec le troupeau international, bourgeois et noble, prosterné aux pieds du despote des despotes... »

« Gabriel Deville, un des fondateurs du Parti ouvrier français, un des principaux rédacteurs de son journal, *le Socialiste*, répondant au cours de sa campagne électorale dans le IV^e arrondissement de Paris, aux reproches d'un concurrent opportuniste, a dit textuellement ceci : *Il est partisan de l'alliance russe, qui répond à une nécessité ; mais son patriotisme n'admet pas qu'on fasse de la France la sujette de son alliée*, — et c'est sur cette déclaration qu'il fut élu député. Or, cette déclaration n'est, qu'un résumé exact des théories de Brousse et de Millerand, que reproduit aussi fidèlement l'article de Chauvin, député et membre du Conseil national de Parti ouvrier français :

« Si l'alliance franco-russe peut assurer la paix, je la salue... Qu'en présence de la triplice, qui est un fait, la France et la Russie, également menacées par des forces coalisées, se concertent pour en contrebalancer le poids, cela est tout naturel, et la différence des institutions gouvernementales des deux pays n'empêche nullement l'un et l'autre d'avoir des intérêts nationaux à sauvegarder... »

« En présence de tous ces équivoques, nous ne pouvons nous abstenir de regretter que le Conseil National du Parti ouvrier n'ait pas recouru au moyen qu'il a si souvent et avec tant de succès employé précisément pour dissiper des équivoques petites bourgeoises et pour faire la clarté sur les principes collectivistes : qu'il n'ait pas adressé un manifeste aux travailleurs français... »

Oh, la naïveté polonaise ! Qualifier bénévolement d'équivoques ces reniements écœurants.

Ohé, les polonais, y a une limite à tout ; quand la naïveté va trop loin, ça s'appelle de la pantoufle.

Mais, continuons à lire leur Lettre :

« En 1893 (a dit le conseiller Navarre) on pouvait considérer les officiers russes comme les envoyés de la nation russe. Eh bien ! en 1896, par la même logique, les socialistes sont arrivés à voir dans le tsar le représentant légal du peuple russe ! M. Brousse ne traite plus les monarques d'usurpateurs, on le voit... Il doit être également absurde pour les socialistes que M. Ferrero, maire « socialiste » de Toulon, porte un toast au tsar que ses peuples appellent leur père, ou que M. Champoudry, président du Conseil municipal de Paris, adresse, après la mort de l'ignoble pendeur Alexandre III, à la famille du tsar des respectueuses condoléances, et au peuple russe l'assurance d'une fraternelle sympathie. Car, entre le tsar et le peuple russe, et ses peuples, il y a une incompatibilité absolue, il y a d'ores et déjà lutte à mort, et entre l'un et l'autre il faut choisir : tout allié du tsar est un ennemi, du peuple et tout ami du peuple sera poursuivi par la vengeance du tsar.

Plus loin, parlant des conséquences de l'alliance, les polonais disent que bientôt,

« Tout mouvement révolutionnaire en Russie commencera à gêner les socialistes russophiles

français (s'il ne les gêne déjà) et s'ils ne vont pas jusqu'à une hostilité ouverte, ils cesseront de nous prêter leur appui moral. Ils se diront inévitablement, eux aussi, qu'il n'est pas opportun, à l'heure qu'il est, d'importer la république en Russie, pour ne pas effriter le bloc destiné à tomber sur la triplice. »

Puis, prévoyant l'avenir, ils nous montrent les collectos arrivés, de reculade en reculade, à la honte des hontes :

« Les socialistes russophiles, en vertu du principe d'unité nationale dans les affaires extérieures d'abord, pour contrarier la Triplice et l'Angleterre ensuite, suivront le gouvernement français dans cette politique, ou du moins, ne feront rien pour l'empêcher, pour en expliquer les périls au peuple. Or, tout empiriquement de la Russie en Orient, et surtout dans les pays slaves est une menace de plus à la révolution européenne, car il augmente les forces de son ennemi juré. En s'associant, ne soit-ce que par leur silence, au moindre triomphe de la politique extérieure de la Russie, les socialistes français contribuent à créer un nouvel obstacle non seulement à l'avènement du prolétariat polonais et russe, non seulement à la victoire de la révolution sociale en Allemagne, en Autriche, et dans toute l'Europe, mais à la sienne propre : car « l'indifférence » du tsarisme pour la politique intérieure de la France n'ira certainement pas jusqu'à faire une exception en faveur du parti socialiste français, le jour où à la suite de l'appel de la contre-révolution couronnée ou républicaine, il s'agira d'écraser la révolution internationale en Europe... »

Pour conclure, les polonais objurguent les collectos et leur serinent de plaquer la russofolie et de revenir à l'Internationalisme :

« Socialistes français ! Comme il y a peu de temps la notion du socialisme, on embrouille maintenant dans votre voisinage la notion de l'Internationalisme, une des trois fondamentales de votre action. En poursuivant votre œuvre d'épuration et de consolidation du parti, vous devez déclarer que cette notion consiste dans la lutte de classe internationalement engagée et exclue l'alliance avec le tsar, ennemi principal de toute la classe ouvrière. L'Internationalisme, et particulièrement les socialistes polonais et tous ceux qui luttent directement contre le tsarisme, attendent de vous l'élimination de l'équivoque, qui nuit à l'avènement du socialisme. »

Pauvres naïfs ! Décidément vous en avez une couche. Vous baptisez « œuvre d'épuration » l'ignominieuse reculade de vos copains français.

Dites-moi donc qu'est devenu tout leur bagage révolutionnaire ?

Savez-vous dans quel double fond s'est effondrée la *Liquidation sociale* dont on faisait grand bruit il y a douze ans, ainsi qu'un tas d'autres formules révolutionnaires que nos guesdistes ont habilement escamoté au fur et à mesure qu'ils se sont rapprochés du soleil, — je veux dire du gouvernement !

Ecoutez, Polonais, vous qui êtes des socialistes honnêtes, francs du collier, savez-vous ce qui vous reste à faire ?

Par votre lettre vous soulignez votre révolutionnarisme, — c'est quelque chose, mais c'est insuffisant ! Si vous ne voulez pas qu'on puisse vous confondre avec la clique ambitieuse de France, il vous faut rompre crânement avec elle et ne plus vous en tenir à de platoniques objurgations.

Vous traitez ces bougres-là de socialistes !

Ouvrez les yeux, nom de dieu, et vous verrez qu'ils ne sont que de vulgaires politiciens !

Le Tirage au Sort

Au drapeau !

Hardi les jeunes fistons ! faut plonger la patte dans le goguenot. Mossieu le gendarme est là qui attend pour annoncer le numéro. Faut du cœur ce jour-là, — puis aussi faut de la vinasse dans la panse, beaucoup de vinasse et de tord-boyaux si on veut faire un bon conscrit.

Et, foutre ! les jeunes gas ne s'en privent pas : ils s'entonnent à tire-larigot, chantent des foutaises, s'enrubannent depuis les doigts de pied jusqu'au chapeau et, une fois l'opération terminée, s'en vont continuer la noce chez les bistrots ou dans les boîtes à putains.

Pourquoi une telle débauche de trouducu-teries? Pourquoi une telle orgie de patrouil-lotisme? Pourquoi ce déballage d'aneries, ce délire, confinant à la folie, qui veut être gai, mais n'est que profondément triste?

Ils ne savent, les pauvres; c'est le tirage au sort, simplement. Ils se soulent, ce jour-là, parce que ceux qui les ont précédé dans cette opération se sont soulés aussi, parce qu'on leur a dit que ce jour c'était permis.

Sont-ils bons patriotes? C'est douteux! Feront-ils de bons soldats? C'est possible... Ils sont tellement embrennés de préjugés!

—0—

Et ils vont, au son du tambour ou des fifres, brandouillant, en certaines contrées, des haches de bois et d'énormes cannes de tambour-major qui servent généralement à se casser la tête mutuellement dans les batteries qui suivent toujours ces sortes de rigolades.

Combien en ai-je vu dans mon enfance de ces jeunes lurons, des paysans, vêtus de toile bleue avec des parements rouges, coiffés d'antiques bonnets à poil, qui, pour le drapeau, une chiffon tachée de vin, souillée de boue, en venaient aux mains, parfois jusqu'à ce que le sang coule!

Une fois, j'en vis emporter un sur une civière, le crâne fracassé. Un vieux cul-terreux et une jeune femme suivaient derrière. La femme pleurait; le vieux, qui avait fait le conscrit avec son fiston, titubait et ronchonnait.

Ses camarades, eux, s'en foutaient: ça arrive tous les ans ces affaires-là! Et, à pleines bottes, ils sautaient dans des tas de boue en glapissant des vous-yous de sauvages, puis s'engouffraient en masse dans les auberges.

Ca s'appelle « faire le conscrit. »
C'est de la vieille gaité gauloise!

—0—

Et, tonnerre de dieu, ces mœurs n'ont pas disparu, à preuve ce qui vient de se dévider dans les environs de Toulouse.

Des jeunes gas appartenant aux communes d'Auzat et de Goulier, pour un drapeau, se sont battus pendant plus d'une heure.

La petite guerre, quoi!

Les gas se sont rangés en ligne, gourdins et cannes plombées aux pattes. Les parents des conscrits, venant en réserve, au moment du corps à corps, sont également entrés en ligne.

Ça a été chaud, foutre! y a eu de sérieux bochons d'échanges. La *Furia Francese* — écho de Marignan où François de Valois n'avait plus qu'un tronçon d'épée — agitait furieusement les combattants.

Il a fallu l'intervention du secrétaire général de la préfecture, des maires des deux communes, du capitaine de gendarmerie, qui dut non seulement envoyer les pandores qu'il avait sous les pattes, mais encore requérir la brigade d'un canton voisin, pour faire cesser cette tuerie.

Y a vingt-cinq blessés, — ça fera de bons soldats!

—0—

A Pantin, cette semaine, ça n'a pas été ça. Y a eu, comme partout, d'ignobles soûleries, mais tous les conscrits n'y ont pas participé.

Des jeunes fistons appelés par le caprice des gouvernants à foutre la main dans la boîte à numéros, se sont enrubannés à leur façon.

Et pourquoi pas, puisqu'ils étaient conscrits?

Une large cocarde rouge et noire tachait leur poitrine, — rouge comme le sang versé à Fourmies, noire comme les coiffes des mères des 9.000 trouffions restés dans les marécages de Madagascar.

Le maire en a roté, les pandores en ont louché!

Dans les rues, ils accostaient d'autres conscrits:

— Pourquoi chantes-tu ainsi?

— J'sais pas... parce qu'on s'amuse ce jour-là.

— Pourquoi t'es-tu collé de pareilles saloperies sur ta casquette et sur le ventre? Pourquoi cries-tu vive la Patrie?... et patati et patata.

Ça a porté! Un des gas que les fistons ont accosté, a réfléchi et, arrachant les flots de rubans dont il s'était paré, ses médailles et tout le tremblement, a jeté le tout à ses pieds, dansé dessus et gueulé aux copains: « Vous avez raison, les gas, on va nous voler trois années de notre peau, on nous mènera pire que des chiens, et nous n'aurons que la ressource de pleurer, si on ne nous envoie pas nous faire casser la gueule pour des crapules que nous ne connaissons pas! »

—0—

Il serait à souhaiter que, lors du départ de

la classe, il se trouvât beaucoup de fistons, dans les casernes, du même tonneau que ceux de Pantin.

En dépit des misères, des chichis, des créti-neries du métier de griffeton, les bons fieux qui ont du cœur au ventre et des idoches dans la bouillotte, les propageraient, ces idées, — et elles porteraient, elles éveilleraient dans les cerveaux frustes des pensées d'émancipation et de révolte.

Ce serait toujours la « marche en avant » — mais non au bénéf des crapulars de la haute; ce serait la Revanche, — la revanche des spoliés!

Et devant ce débordement de gas à la hauteur, les gradés baisseraient le caquet et comprendraient que le populo veut changer son fusil d'épaule!

A LA CASERNE

Air de *A la Vilette*

Petit conscrit, tu vas quitter

Ton père, ta mère;

Tu vas, toi leur enfant gâté,

Toi leur chimère,

Quitter les prés, les bois, les champs

Et les luzernes,

Pour vivre avec les homm' méchants

A la caserne.

Tu vas quitter tous ceux qu' t' aimais,

Tes camarades,

Et tu n'auras plus désormais

Que des bourrades,

Que des injur' et que des coups

Pour ta gouverne,

Afin de t'inculquer le goût

De la caserne.

Malgré les pleurs de ta maman,

Malgré tes larmes,

Pour te conduire au régiment

Y a les gendarmes;

Et puis alors c'est Biribi

Qui te concerne,

Et c'est encor plus dégueulbi

Qu'à la caserne

Pour t'enseigner, petit conscrit,

L' respect d' la France,

Faudra que t'endur' sans un cri

Tout les souffrances;

T'apprendras qu' l' honneur du drapeau,

Vil subalterne,

Exig' qu' tu t' fass' trouer la peau,

A la caserne.

Pour te rendre bien avachi,

On t' fra connaître

Le respect de la hiérarchie,

La craint' des maîtres!

Et faudra pas qu' tu bronch', mon bon,

Mais qu' tu t' prosternes,

Quand un chef te trait'ra d' cochon,

A la caserne.

Pour fair' de toi un bel idiot,

Un' manivelle,

On te fourra un tas d'grands mots

Dans la cervelle:

Honneur! Devoir! Patrie!... un tas

De balivernes,

Qu'il faut croire, mais qu'on n' discut' pas,

A la caserne.

Et si tes frère' les crève-la-faim,

Se mett' en grève,

Au lieu de leur donner du pain,

Faut qu' tu les crèves!

Tant pis si d'être un assassin

Ça te consterne;

C'est pour ça qu'on t' met, jeune et sain,

A la caserne.

Mais patience! un jour viendra

— Qu'il n' tarde guère! —

Où l'homme à pein' se souviendra

Des vieilles guerres.

Alors luira sur l'horizon

L'aube moderne:

Plus d' maîr's, plus d' misèr', plus d' prisons,

Plus de casernes!



Quand, de temps en temps, s'amène la foire électorale, que les murs et les arbres se tapissent d'affiches multicolores où candidats de toute robe et de tout poil étalent leur promesses menteuses et s'engueulent à qui mieux mieux, les camarades mettent un entrain du diable à fiche leur grain de sel dans ce bourdonnement et à opposer l'abstention électorale à l'inefficace et torcheulatif bulletin de vote.

Et les raisons ne leur manquent pas pour démontrer qu'avec ce petit carré de papier on attendra longtemps, sous l'orme, des résultats sérieux et palpables. Le suffrage universel a reçu tant et plus de taloches qu'il ne tient pas debout devant le raisonnement du plus benêt. La pratique et l'expérience l'ont condamné sans appel.

Au fond, chacun le sait, et le bel enthousiasme d'il y a quinze ou vingt ans pour les campagnes électorales s'est tireflûté depuis belle lurette et a fait place à un jemenfou-tisme carabiné. On ne vote plus, mille dieux! Ou si on vote c'est d'une allure gnan-gnan, par vieille habitude, sans nulle conviction: pas de pet que les collectos galvanisent ce vieux cadavre.

Mais, malheur! il s'en faut de beaucoup que toutes ces abstentions soient conscientes et c'est mal à propos qu'on se réjouit de voir leur chiffre toujours croissant. La plupart des types qui ne votent plus sont des plus ardents de jadis qui, après avoir été couillonnés par tous les saltimbanques, sont fourbus et vannés et ne sauraient entrevoir une manière plus rationnelle de faire valoir leur souveraineté.

D'autres aussi cherchent; ne se tiennent pas pour battus, parce qu'après avoir passé par toutes les étamines de la politique, après avoir vu se succéder au pouvoir le chapelet dégueulasse de tous les partis politiques ils sont gros-jean après comme avant; en les aidant un peu on leur fera bien voir que la souveraineté populaire ne sera qu'un vain mot tant que la souveraineté individuelle abdiquera, se déléguera et ne s'exercera pas effectivement par l'entente, le groupement, la fédération.

De ce nombre est Pichevin, le gas dont maintes fois j'ai eu l'occasion de jabotter ici même. Voilà que dernièrement il s'amène à la turne et qu'après les salutations d'usage, il me jaspine ainsi:

« Pardine oui! les anarchos ont mis le doigt dessus quand ils disent qu'on peut très bien faire son fourbi sans gouvernance d'aucune espèce et c'est clair comme le jour qu'on peut très bien s'aligner pour les routes, l'instruction, l'éclairage, la distribution des eaux, etc. sans que les messieurs gantés de Paris y fourrent leur blair et même sans se coller sur le rable une douzaine de conseillers cipaux. Mais, foutre, nous n'en sommes pas encore là.

« Nous l'avons encore sur le poil cette vermine et les grands mecs de Paris et les petites légumes du village. En attendant de l'écrabouiller on peut pas pourtant se croiser les bras et les regarder faire.

« J'ai beau être anarcho, je n'en reste pas moins un homme empêtré dans un milieu social qui ne l'est pas encore. Je ne peux faire abstraction de la vie actuelle toute mesquine qu'elle soit et ses moindres détails me touchent. Ainsi voilà la route de Fonfrède que tu connais, qui passe devant ma porte, et finit juste à la maison de Cantinolle. Inachevée comme elle est, il nous faut faire un sacré contour pour aller à Pérensac et de là à la Barthelasse; tandis que, finie, nous y serions en deux temps et trois mouvements.

« Si la gouvernance grande et petite avait foutu sa course, la question ne serait pas du tout compliquée. Tous les bons bougres qui y ont intérêt: Bibi, Cantinolle, Falourd, les fistons de la Malou et ceux de Marjaine s'aligneraient subito pour fabriquer ledit chemin. Et les autres bons fieux de la commune, loin de leur chercher noise, de leur faire opposition viendraient dare-dare leur donner un coup de main.

« Mais, viédaze, ce n'est pas ça! Richards, curés, gouvernants, chameaucrates de toute espèce sont encore debout. Les prolos ne savent pas encore s'entendre! Faut-il pour ça que notre chemin ne se prolonge pas et s'arrête toujours devant la porte de Cantinolle?

Une foulitude d'intéressés veulent élire

Falourd et Cantinolle lors de la prochaine votation pour le conseil municipal, dois-je sacrifier ma route à mes principes? »

—0—

Nom de dieu, que je dis en me grattant la caboche, en voilà une de question! Pour moi je ne vois pas pourquoi tu sacrifierais rien de rien, ni la route à tes principes, ni tes principes à la route.

Il y a deux manières de procéder: Voter pour Falourd et Cantinolle qui, j'en suis sûr, se démèneront ferme en faveur de l'achèvement du chemin. Encore faut-il qu'ils passent! Une fois élus auront-ils la majorité dans le conseil? L'administration préfectorale n'opposera-t-elle pas son veto?

Tu sais que les communes sont toujours en tutelle. Bref, des formalités et des formalités... Tu iras longtemps faire le grand tour.

Examinons maintenant l'autre façon d'agir: Au lieu de donner pouvoir à Pierre ou à Paul tu opères toi-même et tu cherches des co-opérateurs, comme le dit le copain d'Australie, Andrews dans une babillarde reproduite par le Père Peinard. Tu prends l'initiative de la chose, tu groupes les autres intéressés, vous vous démenez dur et ferme, vous faites du boucan si on vous dit que non, et, en fin de compte, vous forcerez plutôt la main à vos minuscules gouvernants de commune qu'en leur adjoignant pour la circonstance ces deux sacrés types de Cantinolle et de Falourd.

Souviens-toi de la grève des campluchards pour les foires de Marmande.

En agissant ainsi pour toutes choses, pour les grandes comme pour les petites, en exprimant en tout et partout sa volonté, et en s'efforçant de la faire prévaloir, on fait l'apprentissage de la vie anarchote, on se fait la main pour le grand chambard et nos épaules ne font plus la courte-échelle à tous les jean-foutre de la politique.

A propos du pacte de famine tramé par les accapareurs du blé, le Père Peinard se plaignait avec juste raison de l'isolement où se trouvent les prolétaires des villes.

Les bourgeois ont manœuvré de manière qu'ils ont fait de nous, selon l'expression du vieux gniaff, une poussière sans cohésion, un ramassis occasionnel de gens qui s'ignorent.

Hélas! à la campluche, à force de prêcher leur cochon de « chacun pour soi » les salauds tendent à arriver aux mêmes fins! On ne turbine plus en chœur, les partages brouillent les familles, les bornes aigrissent les voisins, les bons gueuletons familiaux, les riches relations de voisinage, les joyeuses assemblées d'antan ne sont plus qu'un souvenir.

Un champ de pillage et de carnage où l'on s'arracherait mutuellement les yeux, tel est l'idéal des jean-fesse de la haute, sûrs qu'ils sont, les charognes! d'y trouver le plus gros butin.

C'est à réagir contre cet isolement, contre ces malentendus, contre cet avachissement que doivent s'atteler les syndicales de culs-terreux, groupements libre de voisinages, ébauches de la future commune. Ils doivent, dès aujourd'hui, exprimer les desiderata de chacun et de tous, les faire prévaloir par l'initiative et l'esprit de révolte toujours en éveil.

Le père Barbassou.

A COUPS DE TRANCHET

Bienfaits civilisateurs. — La civilisation marche toujours de l'avant. La race blanche — supérieure — ayant traîné son bagage de lois, de codes, de police et toute la chieée qui s'en suit en tous les patelins les plus éloignés, y a pas de crapuleries et d'horreurs qui ne se commettent au détriment des « sauvages ».

A preuve le haut fait que viennent d'accomplir des policiers sous la conduite d'un officier anglais, dans un village de la Haute-Egypte. Toute cette bande de civilisateurs, sur l'ordre du galonnard, a brûlé vifs huit malheureux réfugiés dans une maison.

Dans le patelin, le populo pousse des cris d'indignation, mais en nos contrées très civilisées, on n'y attache aucune importance et l'on s'en console en imprimant que les huit carbonisés étaient des malfaiteurs.

Au fait, ça ne fait que huit victimes! C'est de la gnognotte, comparé aux atrocités de l'inquisition espagnole et aux 200,000 Arméniens massacrés depuis 18 mois.

Si seulement on savait les horreurs qu'accomplissent à Madagascar les culottes de peau françaises, on verrait que les chauffeurs an-

glais, si féroces qu'ils soient, sont de petits saints, comparés à nous.

Vacherie de cloporte. — Y a des pipelets qui, accoudés sur leur manche à balai, s'imaginent être les empereurs de leur piôle.

De ce nombre est le cloporte du 147 du faubourg St-Martin où y a pour le moins 200 locatos.

Dans cette immense boîte, comme du reste dans toutes maisons de prolétaires, y a des marchandes au panier qui viennent vendre les ménagères afin de leur plaquer de la canelotte.

Turellement, chaque ménage a ses préférences pour son fournisseur; mais au 147 du faubourg, c'est pas ça: le pipelet impose un fournisseur aux locatos, — à moins bien entendu que les bonnes bougresses ne descendent faire leurs provisions.

Pour ça, monsieur et madame Pipelet passent la journée à guetter les marchandes qui s'aventureraient dans l'immeuble et y en a qu'une qui a droit. Les autres, allez, housté, du balai, décanillez!

Qui a eu l'initiative de cette salopise?

Le cloporte ou le probloc?

Que ce soit l'un ou l'autre, il faudrait que la cloche de bois se foute à tinter dans la turne, — afin d'y donner de l'air.

PANAMA GUESDISTE

A Montluçon, le Parti Ouvrier s'est offert quelques milliers de francs de tickets et n'a versé à la Verrerie Ouvrière que 700 fr. récoltés dans une réunion. Les tickets sont donc encore à payer!

Poulet, fervent guesdiste lillois, apprenti bouffe-galette, a pris 2.500 francs de tickets et a oublié de casquer!

Le Groupe socialiste de la Chambre s'est fait expédier 3000 francs de tickets et n'a pas versé un radis!

On fait ce qu'on peut, n'est ce pas, on n'est pas des bœufs.

Les guesdistes font leur apprentissage de panamitards; quand ils auront décroché leurs diplômes de parfaits chéquards, ce sera une autre paire de manches!



Encore le Rességuier!

Carmaux. — Y avait trop longtemps que le Rességuier n'avait été sur le tapis. Ça ne pouvait pas durer!

Les bons bougres se souviennent du prétendu attentat dont cet exploiteur fut victime il y a quinze mois et qui eut pour conséquence l'arrestation du copain Guilhem, coupable de vendre les journaux anarchos.

On croyait cette histoire mensongère d'attentat enterrée pour de bon, il n'en est rien!

Un larbin de Rességuier ayant envoyé une lettre anonyme aux marchands d'injustice, dénonçant un prolo, actuellement troubadé à Perpignan, le pauvre gas, Jean Ourtet, a été fichu au bloc.

A ce compte-là, le Rességuier n'a qu'à envoyer des chieées de lettres anonymes dénonçant les bons bougres qui lui déplaisent. C'est pour lui un moyen pratique de se débarrasser des prolétaires qui le gênent!

Dégustation de poulards

Romans. — Quand Broussouloux a quitté le patelin, les roussins ont voulu le suivre à la piste; trop bêtes, ils ont perdu sa trace.

Pour la retrouver, l'une de ces bourriques alla chez un bistrot, une première fois d'abord, puis il y retourna à nouveau, demandant par où s'était éclipse le copain.

Le bistrot l'envoya paître: « Si vous avez perdu Broussouloux, cherchez-le! Et puis, toutes ces visites commencent à me faire chier! »

Le roussin, patelin, lui a répliqué: « Bien, monsieur, je vais dire au commissaire de police que vous m'avez envoyé chier... »

Les bons bougres présents ont hué le poulard, d'abord parce que policier, et ensuite parce qu'il travestissait la réponse du bistrot.

Et, foutre, y a pas de ménagements à avoir

avec les roussins: nul ne leur doit des tuyaux et on peut leur fermer la porte au nez sans qu'ils aient à piper mot.

Exploitation Infernale.

A Fourchambault y a un sacré baigne où les prolétaires ne la font pas du tout claquer: ils sont là, kif-kif s'ils étaient dans un étai!

Pour la moindre des babioles, le directeur de l'usine Magnard a le ministre des amendes et des mises à pied aux livres bougres de prolétaires qui ont la déveine de trimer dans cet enfer.

Ah foutre, il n'y va pas avec le dos de la cuillère! Et si celui qui trinque a des velléités de faire la plus petiotte observation, ça ne traîne pas: le turbineur est saqué sans remise!

Turellement, si le directeur était seul pour exercer sa surveillance il n'aurait pas autant de muflieries à faire; malheureusement, y a de répunants personnages qui, tout ouvriers qu'ils sont, s'en vont lui rapporter un tas de chichis sur le compte de leurs copains.

Voilà qui est houteux, nom de dieu!

Et ces flaire-fesses n'ont même pas l'excuse d'être bien graissés! Ils agissent ainsi pour être mieux vus, et ils peuvent se fouiller: s'ils clochent, l'exploiteur n'aura pas plus de pitié pour eux que pour un canard boiteux.

D'autre part, ils ont toujours le trac des châtaignes et autres marrons.

Dans cette baraque, quand un prolo est victime d'un accident, son indemnité est vite réglée: on le fout à la porte sous un prétexte quelconque!

Les bons bougres renaudent bien un tantinet; ils commencent d'en avoir soupé d'être tondus, pelés et écorchés vifs. — mais le grand hic, c'est que l'initiative est l'entente n'est pas leur fort.

Tant pis pour eux, car s'ils n'assassonnent pas leur vie d'initiative et d'entente, les crapuleries qu'ils endurent n'auront pas de fin!

Chichis de pestaille

La Charité. — La semaine dernière, le bon feu qui crie le caneton a été emboucané un brin par plusieurs mouches charbonneuses. Le camaro était sur le marché, en train de gueuler le caneton, — et ça marchait bien, foutre! — quand voilà qu'un jean-le cul, le placier, qui a pour métier de faire des mistouffes aux petits marchands, radine et veut faire payer au copain l'emplacement de ses semelles.

Comme bien on pense, le camaro l'a envoyé paître en lui expliquant gentiment que les marchands de journaux ne paient pas.

Là dessus, le crapulard se fout à beugler.

— Oh, fermez ça! lui dit le copain. Tenez pour vous consoler je vas vous offrir un boisseau d'oignons.

Et tout le populo de se gondoler et de passer le placier à la chine; faribond, il alla compter ses peines au commissaire.

Le vendeur l'y suivit et après avoir expliqué le cas il dit au quart-d'œil: « Le Peinard n'est pas riche mais chaque fois qu'il débarque dans un patelin il a l'habitude de faire des cadeaux aux autorités. J'ai payé au placier un boisseau d'oignons; si j'avais été plus à la hauteur j'y aurais ajouté une botte de paille! »

Vous voyez d'ici la gueule du commissaire! Il aurait bien voulu fiche le vendeur au bloc mais ça, c'est pas dans ses cordes: le fiston a soin d'être en règle avec la mère Loi et il ne se laisse pas influencer!

Larbins des capitalos.

A Montceau-les-Mines les exploiters sont les empereurs du pays: les successeurs du maudit Chagot s'y permettent leurs quatre fantaisies et nul n'ose piper mot.

Tous les employés du gouvernement, quel que soit leur métier, sont des larbins de la Compagnie. Entre deux ordres contradictoires: l'un donné ouvertement par Félicie et l'autre susurré en douce dans le creux de l'oreille par la Compagnie, c'est à ce dernier qu'obéissent les fonctionnaires de l'Etat.

Les policiers surtout se distinguent par leur platitude envers les potentats de la mine: ces seigneurs n'ont qu'à faire un signe du petit doigt pour que la pestaille fasse leurs quatre volontés.

Et fichtre, faudrait être rudement couennes pour espérer que ça changera.

C'est pas possible!

Le gouvernement n'a de raison d'être qu'en se faisant le rabatteur des capitalos: il ne peut pas agir autrement.

C'est chercher la quadrature du cercle que

d'exiger de l'Etat qu'il change son fusil d'épaule : se faire le protecteur du populo, pour la gouvernaille, ce serait le suicide.

Or, les grosses légumes ne se suicident pas en bloc. Jamais les chameaucrates ne se décideront à disparaître, de gaieté de cœur, et jamais aussi ils ne se mettront du côté du populo.

C'est donc à nous à nous aligner pour décrocher notre bien-être à la force du poignet et à apprendre à nous passer des services de l'Etat, — et de l'Etat lui-même!

Risques professionnels

On télégraphie de Dijon qu'un contre-coup de l'usine Bouhey, à Montbard, a été accosté dans la rue par un prolo saqué du baigne depuis une quinzaine de jours.

Affolé par la mistoufle le prolo a ajusté le contre-maitre et, tirant sur lui un coup de revolver, l'a tué net.

Turellement, le meurtrier a été arrêté vivement par les pandores.

Si le victime, au lieu d'être brutal et dur envers les prolos, eut été bon fieu, essayant de faire oublier son sale métier de sac à mistouffes, il ne serait pas maintenant en train de sucer les pissenlits par la racine.

Au lieu d'être doux comme miel — ainsi que quantité d'autres pareils à lui, — il n'était content que lorsqu'il avait accouché de quelque mufferie.

Or, à semer le vent on fait tomber les tuiles.

Et, des fois, il arrive ce qui est arrivé à contre-coup du baigne Bouhey!

Paroles et Actes

Rive-de-Gier. — Le patelin est sous la coupe d'un maire, républicain grand teint. Le birbe ne rate pas une occasion d'étaler aux yeux des bogeurs ses convictions anti-religieuses.

Dernièrement, à propos des élections sénatoriales, il se fendit d'un discours mirobolant et déblatéra ferme contre l'instruction cléricale et jura ses grands dieux qu'il se ferait hâcher en morceaux pour la défense des lois scolaires.

Encore un farceur, nom de dieu!

Mossieu le mâre, pour prouver son attachement aux fameuses lois scolaires fait donner à ses gosses l'instruction religieuse.

Et dire qu'il y a des chiées de niguedouilles qui coupent dans les balivernes de jean-foutre pareils qui se proclament tout ce qu'on voudra et font le contraire de ce qu'ils prétendent penser.

A la voirie, tous ces mufles!

Bon turbin!

A Saint-Louis du Rhône le camarade Marcelin vient de faire une demi-douzaine de réunions qui ont eu du succès.

Un ostrogoth, nommé Barthélémy, a à diverses reprises fichu des bâtons dans les jambes du camarade : quand celui-ci crossait l'église, l'andouillard lui disait « Vous êtes payé par le gouvernement! » Quand il tombait sur Doumer, le type gueulait « Vous êtes à la solde du clerge! »

Marcelin n'a pas eu de peine à expliquer que les anarchos ne sont à la solde de personne et qu'ils vont où y a de la besogne à faire, grâce aux sacrifices des copains.

Policier parfait!

Rouen. — Les policiers ont toutes les audaces! La semaine dernière, le copain Bordenave voulut empêcher des trous de cul d'arracher des affiches; la police s'amena et, au lieu d'administrer des procès-verbaux aux lacéteurs, c'est le copain qui a trinqué.

Il se bornait pourtant à désirer que la loi soit respectée! Mais voilà, ces affiches toutes légales qu'elles fussent, faisaient loucher la gouvernaille.

Oh mais, c'est des merles épatants, les policiers!

A preuve, ce flicard que ses chefs ont été obligés de révoquer, il y a un mois, — non pour ses vacheries, mais parce qu'il a opéré sans prudence.

Chacun sait qu'en dehors de leur service les sergots ont presque tous un métier; le type en question avait choisi celui qui se rapproche le plus de ses fonctions habituelles: il s'était bombardé maquereau. S'il s'était fait cordonnier ou garçon épicer, ses supérieurs l'auraient peut-être blâmé, mais étant marlou, y avait pas de risque qu'on lui cherche pouille.

Ça durerait encore si la marmite de cet hono-

rable flicard n'était passée en jugerie pour avoir allégé un michet de 180 francs.

La malheureuse allait trinquer salement quand, se resaisissant et ne voulant pas être victime jusqu'au bout, elle a cassé le morceau et indiqué le sergot comme l'ayant forcée à se prostituer d'abord et à voler ensuite:

— Je reconnais avoir volé, a-t-elle déclaré, mais c'est mon gas, le flic, qui m'a dit de le faire et qui m'a menacée de me démolir si je ne lui obéissais pas.

Nom de dieu, voilà un flic qui est, tout à fait champêtre.

Les jugeurs, qui auraient bien voulu faire ravalier sa langue à la pauvrete, ont fait contre mauvaise fortune bon cœur: ils ont acquitté la malheureuse et, sous prétexte que le flicard avait de bons antécédents, ils ne lui ont collé que trois mois de clou.

Que cette pestaille, quoique révoquée, ne se fasse pas de bile: on ne le laissera pas crever de faim, car il est le modèle des policiers: s'il est brûlé à Rouen il n'aura qu'à venir à Paris et il sera accueilli, à bras ouverts, par la racaille de la Tour Pointue.

Chasse au Requin de terre

Figeac. — Un cul-terreux qui n'a pas perdu les vieilles traditions d'exéquer les chicanous, c'est Maldepuech, le fermier de l'Alleguède.

Le proprio de la ferme voulant fiche à la rue son fermier a lancé les recors à ses trousses.

Quand le requin de terre et sa séquelle sont arrivés devant la ferme, portes et fenêtres étaient bouclées et barricadées. Maldepuech, l'arme au bras, flançait sur le balcon et, sans faire de magnés, il déclara qu'il brûlerait la gueule à la première crapule qui tenterait d'entrer chez lui par la force.

Le chicanous, peu désireux d'aller faire un voyage au royaume des taupes, alla quérir les gendarmes; ceux-ci s'amènèrent mais, pas plus que l'huissier, ils n'osèrent essayer d'entrer.

Voyant ça, toute la bande légale a battu en retraite et a renoncé à exéquer la loi.

Et maintenant, le bon bougre jubile!

Vacheries Socialardes

Marseille. — Le conseil municipal socialo qui, troun de l'air! ne fait pas honneur à la Cannebière, ne sait plus quelles mufferies entreprendre pour se montrer aussi bourrique envers le populo que les plus jean-foutre des opportunistes.

Après avoir réduit à la famine les revendeurs qui ne sont pas français, voici encore qu'il a accouché d'une nouvelle vacherie contre les marchands des quatre saisons.

Cette fois, tous sont mouchés! La nationalité est mise au rancart: qu'ils soient français ou étrangers les revendeurs sont victimes de la clique à Flaissières.

Les socialos à la manque de la Volière Cipale sont partis en guerre contre la romaine et ils ont décrété sa suppression et son remplacement par la balance.

Quelle mouche a donc piqué ces animaux-là?

Cette mouche pourrait bien être un fabricant de balances qui cherche un joint pour écouler sa marchandise... Leur aurait-il graissé la patte?... Tout est possible, nom de dieu!

Je vous demande un peu, qu'est-ce que ça peut foutre à ces ostrogoths de la Volière que les pesées se fassent avec la romaine ou avec des balances?

Turellement, de même que quand on veut assommer son cabot, on a vite prouvé qu'il est enragé, de même les conseillers cipaux ont dû aligner un chapelet de mauvaises raisons pour partir en guerre contre la romaine.

Ce qu'il y a de clair, c'est qu'ils ne s'en prennent qu'aux petits! Y a des abus, commis par les richards, bougrement plus infects que les abus commis par les revendeurs avec la romaine et les volatiles cipaux ne s'en prennent pas aux premiers, — parce que ce sont des richards qui les pratiquent!

Heureusement, les revendeurs n'ont pas accepté la vacherie socialarde sans rouspéter: y a eu des réunions et des manifestations et, grâce à cette légère rouspétance, la clique à Flaissières a cané momentanément.

La romaine qui devait être radicalement interdite, à partir du 1^{er} janvier, est encore tolérée.

Mais, foutre, que les bons bogres et les bonnes bougresses ouvrent l'œil: s'ils ont le malheur de s'endormir sur le rôti, il faudra qu'ils subissent l'arbitraire des socialos à la manque.

Done, qu'ils continuent à s'agiter et qu'ils ne changent pas de main!

Qu'ils sachent une chose: c'est des socialos qui, maintenant, leur font la loi communale, eh bien! si c'était des opportunistes ou des radigaleux, ce serait le même fourbi.

Tous les fabricateurs de lois sont aussi charognards les uns que les autres: le remède est de se garer d'eux, kif-kif de la peste noire.

Or, comme il s'agit de balances, le remède s'indique de lui-même: c'est de les envoyer à la balançoire!



L'Italie n'est vraiment pas à la noce, nom de dieu! La mistoufle y est tout simplement effrayante.

Et foutre, ceux qui serinent que la misère engendre la révolution peuvent se convaincre à vue de nez qu'ils se montent le job. La misère tue et voilà tout! Quand on a rien dans le coffre, quand on a le sang à moitié gelé, ce serait un miracle si on avait du nerf et de l'audace.

Pardienne, il arrive bien que, dans un coup de désespoir, les mistouffiers se rebiffent, mais ça ne dure pas, leur énergie est vite assoupie et ils retombent dans l'anéantissement.

En Sicile, depuis ces dernières années, la misère n'a fait qu'empirer: à Palerme il n'y a pas moins de dix mille pauvres bogres qui, depuis des mois, demandent en vain du travail: en comptant les femmes et les gosses, sur une population de 250,000 habitants, y a près de 50,000 affamés.

Si ces malheureux pouvaient vouloir, ils sont plus nombreux qu'il ne faut pour changer leur mauvais sort en une vie meilleure!

Pour ne pas être submergés par cette inondation de mistoufle et s'en garer à bon compte, les patrons ont trouvé un truc: au lieu d'avoir une seule équipe de prolos faisant la semaine, presque tous ont organisé deux ou trois équipes et ceux qui en font partie travaillent deux ou trois jours par semaine.

Et toute la Sicile est logée à même enseigne! Les paysans sont aussi purée que les prolos des villes.

De ci, de là, quelques ruades trop rares du populo prouvent encore son existence humaine: la semaine dernière ce sont les paysans de la commune de San-Guiseppa Jato qui se sont rebiffés; ils ont foutu le feu au bureau de perception des impôts.

Cette rebiffade, tentative de désespérés manquant de virilité et d'esprit de suite, n'a pas eu de conséquences!

Ces révoltes dans les villages sont d'ailleurs assez communes en Italie; il suffit que la municipalité veuille lever des impôts trop forts pour qu'elle soit chambardée.

C'est ce qui vient d'arriver au conseil cipal de Bagnoli qui, ayant mangé la grenouille et se trouvant en déficit de 200,000 balles sans pouvoir justifier de travaux nouveaux, a voulu se tirer de ce mauvais pas en augmentant la dose des impôts.

Le populo y trouva un cheveu! Il y eut des manifestations devant la mairie et pendant plusieurs jours la foule tint tête à la gendarmerie; ce n'est que lorsque le sous-préfet est venu promettre que les nouveaux impôts seraient fichus au rancart que le grabuge a cessé.

A Carrare, ces derniers jours, le commissaire de police a été poignardé et les anarchos ont été soupçonnés d'avoir fait le coup; quoique le quart-d'œil en question n'ait reçu qu'un coup de poignard dix-sept anarchistes ont été arrêtés.

La justice bourgeoise est donc partout pareille! Au lieu de rendre œil pour œil, dent pour dent, elle se venge sur la masse.

L'Espagne n'est pas logée à meilleure enseigne que l'Italie. Là-bas aussi, la mistoufle est carabinée!

En Andalousie, la dèche est si épouvantable que les purotins processionnent dans les villes, mendiant du travail; les paysans ne sont pas mieux lotis, ils sont dans la misère la plus noire.

Comment ça finira-t-il?

Le monstre qui tient l'Espagne sous sa botte, l'inquisiteur Canovas, a trouvé un joint: il vient d'annoncer que si les journaux continuent

à imprimer des choses désagréables au gouvernement il proclamera l'état de siège dans tout le pays et tordra le cou à tous les journaux, ne laissant paraître que la Gazette officielle.

Nom de dieu! voilà qui est bougrement radical! Canovas s'y connaît à faire le bonheur du peuple; si, après ça, y a encore des malheureux qui crèvent la faim, y a pas de doute: ce sera de leur faute!

En Autriche-Hongrie, les bandits de la haute appliquent le système de Fourmies à la solution de la question sociale.

Des prolos d'Anina ayant eu l'audace de réclamer contre l'exploitation abominable qu'ils endurent, la gouvernance a envoyé contre eux la troupe qui a tiré dans le tas, tué douze pauvres bougres et en a blessé une vingtaine.

Cette saignée n'a pas calmé l'agitation: cinq mille prolos continuent la grève et turellement, les dirigeants ont renforcé les troupes, dans l'espoir d'un nouveau massacre.

Communications

Paris. Dimanche à 8 heures du soir, au café des Artistes, 11, rue Lepic, au premier, des camarades se réuniront. On discutera; on chantera; un copain fera une causerie.

— **Salle Octobre** 46, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, **Mardi 2 Février**, à 8 heures 1/2 du soir, **GRANDE RÉUNION PUBLIQUE** et **CONTRADICTOIRE**, plus de bagnes, plus de prisons.

Ordre du jour:

Les asiles dits d'aliénés, la liberté industrielle. Orateurs: Francis Prost, Ernest Girault, la camarade Mary Huchet, Tortelier, Léon Barrier, Raubineau, Sadrain, Leboucher, etc...

Tous les hommes de cœur voudront connaître les infamies commises dans les Bastilles modernes, dites asiles d'aliénés.

Nota. — Les dames sont admises.

Entrée: 0 fr. 30.

— **L'Art Libre** prend l'initiative d'organiser des spectacles populaires les dimanches soir (si les camarades répondent à l'appel) à la Maison du Peuple de Paris, 4, Impasse Pers, afin de permettre aux militants de venir avec leur famille se divertir à peu de frais dans un milieu où ils se trouveront en compagnie de leurs amis.

Les représentations étant publiques, la censure interdirait d'interpréter un répertoire conforme en tous points aux idées nouvelles; néanmoins le patriotard et le gagatoux seront supprimés en attendant de pouvoir en représentations privées jouer, réciter et chanter toutes les œuvres belles et viriles.

Ces soirées artistiques et familiales comporteront deux parties de concert séparées par une courte conférence ou causerie sur un sujet historique, artistique ou scientifique et seront suivies d'une sauterie au piano.

Des artistes, poètes et chansonniers y prêteront leur concours.

La première soirée aura lieu le dimanche 7 février à 8 heures. Prix d'entrée 1 fr. par personne, réduit à 0 fr. 75 pour les abonnés et lecteurs des publications libertaires et révolutionnaires et les membres des syndicats ouvriers; 0 fr. 25 pour les enfants.

— **Les Natoriens.** Samedi 30 courant, à 9 heures du soir, grande réunion publique et contradictoire, salle des Artistes, 11, rue Lepic, par les camarades Gravelle, Bigot, Spirus Gay, etc.

Sujet traité: L'origine du progrès industriel. Tous les libertaires sont invités.

— **Jeunesse Libertaire du XV^e.** — Jeudi 28 janvier 1897, à 8 h. 1/2, réunion d'études.

Dimanche, causerie par un camarade sur l'autorité et la liberté, chez Béra, 116, boulevard de Grenelle.

— Se réunira le mardi 2 février:

Le Monde Nouveau, cercle d'études sociales, à 8 h., café de la Renaissance, 69, rue Blanche. Remises d'invitations aux conférences d'Alphonse Argence et Louis Martin, sur la question cubaine et l'Arménie.

— Conférence du groupe **l'Art Social**, samedi 30 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple.

Sujet: **L'Ame du Peuple**, par Paul-Armand Hirsch.

Prix d'entrée: 0 fr. 30.

Les camarades sont invités à y assister.

— **Vendredi 29 courant**, à 8 heures du soir, salon Cloche (Coquet), au premier, 80, boulevard de Clichy, conférence publique et contradictoire, par Broussouloux.

Sujet traité: La révolte et ses causes; la grève générale.

Entrée: 0 fr. 30.

— **Vendredi 29 janvier 1897**, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Globe, 100, rue Cardinet, les « Libertaires des Ternes », « les Egaux du XVII^e », « la Lutte sociale », « les Libertaires des Batignolles », « les Anti-Patriotes du VIII^e », et les « Libertaires du XVI^e », sont convoqués en vue de s'entendre pour la distribution et l'affichage du manifeste anti-clérical.

Nous espérons que tous les camarades seront exacts.

Les « Libertaires de Clichy-Levallois » sont invités.

— **Jeudi 4 février**, Salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, à 8 heures 1/2 du soir, **GRANDE RÉUNION PUBLIQUE**

& contradictoire sur les

CRIMES DU DIABLE

par Paul Raubinaux et Albert Létrillart.

Prendront la parole: Girault, Sadain, Prost,

Tortelier et Marie Huchet.

Le sujet de cette réunion devant être très intéressant, nous pensons que les camarades y viendront en grand nombre.

Entrée: 0 fr. 30.

Levallois-Perret. — Dimanche, à 4 heures 1/2, salle Gardechaux, rue du Bois, au coin de la rue Louis-Blan, réunion de jeunes camarades.

Quatre-Chemins. — Les camarades de la Villette, St-Denis et les Quatre-Chemins sont invités à se rendre dimanche à 2 h 1/2 salle Lafond, 53, route de Flandre. Urgence.

Causerie par le camarade Germain. Chants et poésies.

Saint-Etienne. — Réunion le samedi 6 février, à 8 heures du soir, place Chavanelle. Envoi de la galette de *La Clameur*.

Nouzon. — Roger Emile, rue de l'Hôtel-de-Ville, vend le *Père Peinard* et toutes les publications libertaires.

Troyes. — Tous les samedis, à 8 h 1/2, réunion du cercle d'études sociales. Affranchi de toute tutelle et libre de toute attache politique il accepte dans son sein non-seulement les adeptes de la philosophie libertaire, mais tous ceux qui admettent qu'une disproportion véritablement choquante existe entre les êtres humains puisque les uns ont trop et les autres pas assez.

Tous les travailleurs désireux de s'instruire sont invités à assister aux réunions du groupe et à prendre part à ses travaux.

L'adhésion au cercle d'études sociales est toute morale et il n'y a aucune cotisation à payer.

Toutes les lettres, communications, demandes de renseignements doivent être adressées au siège social, rue de la Cité, hôtel de la Croix d'Or. — Le secrétaire, MATHIAS.

Limoges. — Le *Père Peinard* est crié et porté à domicile par Rozier, 58, avenue du Sablard.

Marseille. — Dimanche 7 février, il sera donné une grande soirée familiale, au bénéfice de l'Agitateur, dans la grande salle de la Brasserie Noailles, entrée, rue Thubaneau, 46. Concert, causerie, bal.

Entrée: 0 fr. 50.

L'Agitateur paraîtra le 4 février. Les camarades qui désireraient être les dépositaires dans leur ville respective n'auront qu'à le faire savoir par lettre, en ayant soin d'y joindre les quantités qu'ils veulent. Renseignements que nous devons avoir avant l'apparition pour en fixer le tirage. Pour l'administration, s'adresser au camarade Victor Rapalle, 8, quai du Port, Bar du Grand-Orient.

Rive-de-Gier. — Tous les lecteurs du *Père Peinard*, du *Libertaire* et des *Temps Nouveaux* sont invités à la réunion qui aura lieu le dimanche 31 courant, à 3 heures du soir, chez Chapoton, 31, rue de Lyon.

La propagande dans la région. Il est fait spécialement appel aux copains de Saint-Chamond et de Givors.

Limoges. — Les lecteurs des journaux libertaires sont invités à se rendre, le dimanche 31 janvier, à 3 heures de l'après-midi, à l'Art Céramique, 21, Faubourg Montjovis, au premier étage, pour se concerter sur la formation d'un groupe d'études sociales.

Les camarades comprendront qu'il y a urgence et auront à cœur d'assister à ce rendez-vous. Ils sont priés d'amener avec eux leurs amis dont ils connaissent les idées se rapprochant aux nôtres.

Amiens. — Tous les lecteurs du *Père Peinard*, du *Libertaire* et des *Temps Nouveaux*, sont

priés instamment d'assister régulièrement aux réunions des Libertaires ayant lieu tous les dimanches, à 5 heures du soir, au Cent-de-Piquet, faubourg du cours, au coin de la rue du Coq, au sujet de la brillante fête de nuit que l'on organise à l'Alcazar, le 20 février prochain.

Dimanche 31 janvier, rédaction définitive du programme. Réception et placement des billets pour la Tombola. Lots nombreux et magnifiques. Principal lot: un bon de l'Exposition.

Le compagnon Dumont, 15, rue Saint-Roch, reçoit en dépôt les lots offerts par les camarades.

D. Lille. — T. Tenez. — M. Saint-Aubin. — G. Villeneuve. — D. S. Montluçon. — V. Saint-Claude. — G. Mâcon. — Tabacconist, Londres (par T. N.) — M. Bradford. — B. et C. Genève. — G. Domarain. — J. L. Marseille. — Mme D. Montluçon. — P. Briouilles. — G. Chambon. — G. Marseille. — T. Villers-Semeuse. — R. Nouzon. — V. Reims. — P. Trélazé. — M. Troyes. — B. Angers. — F. Liège. — G. Carmaux. — B. Saint-Louis. — B. Rouen. — C. Havre. — F. Amiens. — L. Brest. — L. Lannoy. — B. St-Etienne. — P. Peyrins. — T. Haudrey. — Reçu règlements, merci.

Un irréductible pour *Entre Paysans*, 5 fr.

Pour graisser le tire-pied du *Père Peinard*: Trélazé, L. 0.50; X. 0.50; Sardine 1 fr. — V. Fives, 2 fr. — B. Saint-Etienne 3 fr.

— *Paul à Chauvigny*: Comment veux-tu qu'on fasse ce que tu demandes? Tu ne donnes ni le nom ni l'adresse, pas plus du libraire que de toi.

— *V. à Alais*: Ce que tu demandes est faisable.

POUR AIDER A LA NAISSANCE DE LA CLAMEUR

Domarain (par Guillot). Guillot, 5 fr.; Blanchet, 0.50; Simon, 0.50; vente de vieux journaux, 0.55; excédent d'écot, 0.15; un tailleur d'habits, 0.80; vente de brochures, 0.60; un rêveur, 0.80; un copain, 0.25; un affamé, 0.50; un copain qui rêve, 0.50; un qui cherche mieux, nom de dieu, 0.25; un qui rumine ferme, 1 fr.; un anarcho, 1.50; un copain, 1 fr. excédent d'écot, 45; un indépendant, 0.25; un forçat, 0.50; un copain, 0.75; un tanneur, 0.75; vive l'Anarchie, 0.50; un socialo, 0.60. Total: 19 fr. Deux copains d'Aubervilliers, 0.80.

Lyon. — Un tonkinois, 0.50; un limier, 1.25.

APPEL A LA SOLIDARITÉ

L'appel que nous avons lancé a été bien peu entendu puisque nous n'avons pu placer que quelques camarades en province. Mais, si modestes que soient les résultats, nous nous en félicitons pour le bien-être relatif qu'il procurera à ces victimes échappées des griffes canovistes et inquisitoriales.

Puisque, comme agriculteurs, les camarades n'ont aucun emploi sous la main, nous faisons appel à ceux qui, peuvent soit trouver, soit donner de l'ouvrage à un camarade qui, de son métier est ouvrier pour menuisiers et ébénistes et qui s'occuperait dans la menuiserie ou l'ébénisterie, ainsi qu'à un autre qui est mécanicien et s'emploierait dans la serrurerie.

S'adresser à Ferdinand Calazel, Bar du Grand Orient, 8, Quai du Port, Marseille.

Les camarades de province qui auraient des communications à faire à Broussouloux sont priés de lui écrire au *Père Peinard*, 15, rue Lavieuville, Montmartre, Paris.

Les camarades des Temps Nouveaux ayant objecté qu'Entre paysans fait partie de leur collection nous leur laissons le soin de rééditer cette brochure.

RÉCLAMEZ ET ACHÉTEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

Prix de l'Almanach: 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD.

Le gérant: C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

Aux Conscrits



DEPART

RETOUR